



*La Légende de Saigyô*



## *La Légende de Saigyô*

Traduit du japonais et présenté par  
RENÉ SIEFFERT



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2024

TITRE ORIGINAL

*Saigyô monogatari*

西行物語

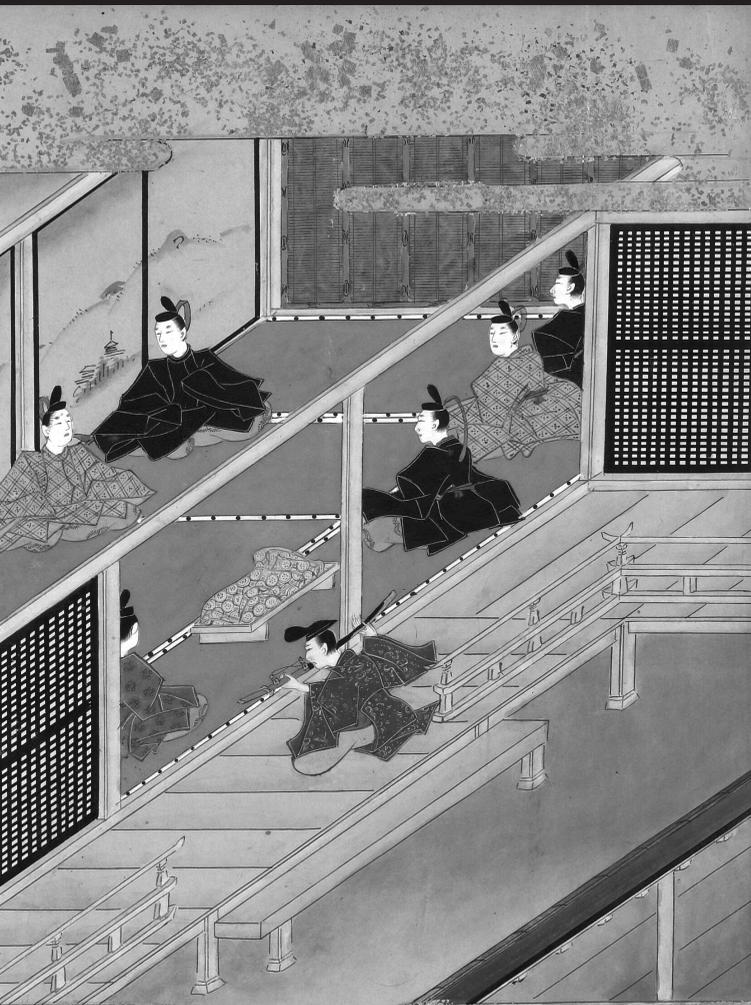
PRÉFACE

DEPUIS les temps lointains du *Man.yôshû*<sup>1</sup>, des dizaines, des centaines de milliers de Japonais composent des “poèmes courts”, *tanka*, dont le nom est devenu très tôt le synonyme de *Yamato uta* ou *waka*, “poème en langue de Yamato”, par opposition au *kanshi*, “composition en langue de Han”, autrement dit en chinois classique. C’est dire qu’en la matière, une suite de cinq vers respectivement de 5, 7, 5 et 7, 7 mesures, soit trente et une au total, il n’est guère possible de se démarquer par une quelconque innovation, tant les clichés, les poncifs, les redondances ou les réminiscences se présentent tout naturellement à l’esprit des auteurs ; si bien qu’à la grande époque, du x<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècles, l’ambition de ceux-ci avait été de voir ne fût-ce qu’une seule de leurs œuvres figurer un jour dans l’une de ces anthologies

1. *Recueil des dix mille feuilles*, le plus ancien recueil de poésie japonaise qui ait été conservé, achevé dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, qui comporte quelque quatre mille cinq cents poèmes répartis en vingt livres. Cf. *Man.yôshû*, trad. R. Sieffert, Presses orientalistes de France-Unesco, 1997-2003, 5 vol. (Toutes les notes sont de l’éditeur.)

La présente traduction a paru pour la première fois aux Publications orientalistes de France en 1996.

© Éditions Allia, Paris, 2024, pour la présente édition.



## CHAPITRE PREMIER

1. Au temps de Toba.In, il était un homme qui servait dans la Garde du Nord. Il avait nom Fujiwara no Norikiyo, Officier de la Garde Militaire de la Gauche, puis, après son entrée en religion, il fut dit Saigyô le Moine. Ses ancêtres étaient Amatsu Koyané no Mikoto, dont il était le descendant à la seizième génération, et Hidésato, le Général de l'Office de la Pacification, à la neuvième ; il était petit-fils du Lieutenant de la Garde des Portes de la Droite Hidékiyo, du cinquième rang, et fils aîné de Yasukiyo.

Né dans une maison vouée à l'arc et aux flèches, il s'était distingué dans les arts de la guerre. Il avait acquis la dextérité de Yôyû aux cent flèches et pénétré les arcanes des trois livres de la stratégie de Chôryô. Portant un intérêt égal aux Lettres, il avait étudié les vieux écrits des maisons Kan [Sugawara] et Ki, et, rassemblant les lucioles et ramassant la neige, il en faisait la lumière qui éclairait sa vie. La voie des instruments à vent et à cordes ne lui était obscure non plus.

Pour toutes ces raisons, et puisque c'est là l'usage et la manière de notre pays, en matière

de *waka*, dès lors que Susanowo no Mikoto le tout premier avait fondé le poème de trente et un signes en langue de Yamato, il s'était complu dans la voie suivie par Hitomaro et Akahito, ce qui va sans dire, et de bien d'autres encore qui avaient puisé au cours de la Tomi-no-woga-wa, les Ariwara no Narihira, Mitsuné, Tsurayuki, ou Kisen des monts d'Uji. Cela dit, pour ce qui était de faire éclore des fleurs sur les arbres et les herbes desséchés ou d'adoucir le cœur des démons féroces, il n'avait à rougir devant aucun des génies de la poésie, ses devanciers.



2. Aux rencontres poétiques du printemps fleuri, aux banquets sous la lune de l'automne aux feuillages rutilants, au pied des arbres marquant l'aire de la balle-au-pied, aux concours de tir à l'arc du Jardin du Sud, bref aux divertissements du Souverain au fil des quatre saisons, celui-là était convié le tout premier.

Les jours qu'il était de service au Jardin du Phénix, toute la journée il surveillait les nuages sur le Pavillon Pur et Frais, et quand il n'était exempté de la garde de nuit, il ne quittait des yeux le Shishinden jusqu'au lever du jour.

Si bien que la faveur que lui accordait la Cour était à nulle autre pareille. Sa maison était prospère, comparable par sa fortune à celle du riche homme Shudatta, emplie à profusion de domestiques, de familiers, des sept joyaux et des dix mille trésors.

Ainsi en allait-il et pourtant le Souverain, estimant que ce n'était point assez encore, lui avait laissé entendre maintes fois qu'il méditait de faire de lui au plus tôt un Lieutenant de la Prévôté, mais lui se disait que les cent années de splendeur de Sôshû, tout compte fait, n'avaient duré qu'une seule nuit, que le rêve du papillon ne pouvait procurer la moindre joie, aussi se déroba-t-il de façon ou d'autre, et, tout en accomplissant ponctuellement son service, en son for intérieur il déplorait la vanité et l'impermanence de ce monde.

Car le souvenir lui revenait de ce fameux Sakano.ué no Masasuké, lequel, s'étant vu en rêve tombé en Enfer, avait refusé la Prévôté pour ne recevoir que le cinquième rang de Cour.

Femme enfants trésors ni trône même  
à l'heure ultime rien ne vous suivra  
seule l'observance sans faille des préceptes  
en les vies présente et future vous sera fidèle

Et sans cesse il avait à l'esprit ce verset des Écritures.



3. Or bien, si l'on y réfléchit à loisir, il apparaît que naître en un corps humain, c'est autant dire faire descendre un fil du haut du ciel pour le passer par le chas d'une aiguille au fond du vaste océan, et par surcroît rencontrer la Loi du Bouddha, c'est être pareil à la tortue aveugle qui trouve abri dans le creux d'un bois flottant. Que, malgré cela, l'on s'attache à d'illusoires splendeurs et, entravé par les liens qui n'ont qu'un temps avec femme et enfants, l'on se prépare un funeste destin pour la vie à venir, voilà certes qui est fâcheux.

Les joies des vingt-cinq années écoulées, tout bien considéré, étaient vaines plus que le songe d'un instant de sommeil. Et quand bien même il vivrait vingt ou trente années encore, quel souvenir en resterait-il ?

Nous autres, qui avons reçu notre aspect en ces confins du Levant, il nous aura été donné par chance d'ouïr l'enseignement de la Loi provenant des cieux lointains du Ponant. Qui donc en ces temps ne pratiquerait les œuvres,

et ce faisant, ressortirait les mains vides de la montagne aux joyaux ?

C'est la raison pour laquelle Ryûju-bosatsu qualifiait de "pauvre" tel qui, pour riche qu'il fût, n'avait aboli en lui l'esprit d'avidité, et de "riche" celui qui, pour pauvre qu'il fût, n'avait en lui nulle envie. Le saint homme Shosha disait : "De mon coude plié je fais mon appui-tête. En cela réside le bonheur. Pourquoi donc en outre rechercherais-je la gloire et la splendeur des nuages flottants ?"

À méditer ces raisons, son désir de quitter le monde se faisait de plus en plus profond, mais d'autre part troublaient ses pensées la gratitude qu'il devait aux faveurs souveraines, ainsi que les affections impossibles à rompre, si bien qu'il passait mois et jours à se morfondre, ce qui le peinait fort :

Alors qu'il devrait  
d'un côté se lamenter  
de l'autre espérer  
ignorant la vie future  
comment l'homme peut-il vivre

Quand donc viendra l'heure  
où du songe enfin tiré

d'un long sommeil  
je finirai par trouver  
l'Éveil véritable

À quoi donc mon cœur  
est-il toujours attaché  
pour que de la sorte  
cette vie présente encore  
me paraisse délectable



4. Cet homme avait coutume, au souffle des vents de Naniwazu, de chasser les poussières de son cœur, et, en puisant au cours de la Tomi-no-wogawa, d'assurer la vigueur de sa pensée.

Pour cette raison, quand selon l'heure et suivant la saison, le Souverain condescendait à lui proposer un thème, aussitôt il composait et lui soumettait un poème.

Ainsi, sur le thème : “début de printemps” :

La glace figée  
entre les rocs ce matin  
s'est mise à fondre  
et dessous les mousses l'eau  
doit se frayer un chemin

Du rossignol  
le chant vient perçant la brume  
au séjour des monts  
au printemps où peu nombreux  
sont les yeux pour les voir



5. L'an deux de Daiji [1127], environ le dixième jour de la dixième lune, le Souverain se rendit au palais de Toba et porta son auguste regard sur les peintures des cloisons de l'édifice rénové ; le spectacle était magnifique en vérité ; les poètes de ce temps, les Tsunénobu, Masafusa, Mototoshi, ainsi que ce Norikiyo, avaient été conviés, et quand l'ordre leur fut intimé de présenter à Sa Majesté chacun un poème sur le sujet de chacune des images, parmi les compositions produites à grand soin par les uns et les autres, voici ceux que Norikiyo ce jour-là présenta.

Au pied d'une montagne couverte de neige printanière, l'on avait représenté le cours d'une rivière :

Sur les hautes cimes  
l'épaisse couche de neige  
est toute fondue

de la Kiyotakigawa  
l'eau jaillit en blanches vagues

En voyant représenté, dans une hutte de  
branchage d'un séjour de montagne, un ermite  
semblant méditer un poème sur les pruniers :

Viens arrête-toi  
pour voir de mon logis  
la splendeur des pruniers  
le goût de la solitude  
est affaire de saison

Devant l'image représentant un homme  
contemplant la lune sous les fleurs :

Quand de sous les fleurs  
que l'on eût dit d'un nuage  
je la contempiais  
la lune m'est apparue  
indistincte et brouillée

Qui montrait un homme, lequel au début de  
l'été à la recherche du coucou, se frayait un  
chemin par un bosquet de *sugi* de la lande de  
Yamada :

Encore ne s'entend  
mais je l'attendrai ici  
le chant du coucou  
en ce bosquet de *sugi*  
de la lande de Yamada

Où, la recherche récompensée, l'on écoute  
du coucou le prime chant :

Des cimes profondes  
le coucou est descendu  
et c'est de l'orée  
de la montagne proche  
que vient tomber son chant

Qui représente un voyageur se reposant  
à l'ombre d'un saule près du cours d'une eau  
limpide :

Au bord du chemin  
où court une onde pure  
à l'ombre du saule  
pour un instant seulement  
je me suis arrêté

En un lieu mélancolique où le premier  
vent de l'automne noue les brins d'herbe,

cependant que le givre même ne tient sur les basses feuilles :

Las ô combien  
de rosée des feuilles d'herbes  
doit s'y déverser  
quand s'est levé vent d'automne  
aux champs de Miyagino

Qui montre, à côté de la hutte du gardien d'un champ de montagne, un daim qui brame :

Au brame du daim  
près de ma hutte du champ  
de la montagne  
réveillé par surprise  
à mon tour je l'ai surpris

À la vue d'une image représentant le feuillage rutilant du mont Ogura dispersé par la tourmente sous une lune éclatante :

Lorsque le feuillage  
au pied du mont Ogura  
se disperse au vent  
dans la ramure l'on voit  
la lune qui luit limpide

Qui dépeint un paysage de hautes montagnes couvertes de nuages sous une froide averse :

Vers Akishino  
froide averse doit tomber  
à l'orée des monts  
car les cimes d'Ikoma  
de nuages sont couvertes

Quand au Souverain il présenta ces dix poèmes, celui-ci daigna montrer une vive satisfaction. Pour les transcrire en marge des peintures, il fit mander Sadanobu et Tokinobu. Il fit, de même, mander Norikiyo à qui il fit, par l'intermédiaire du Chef du Secrétariat, remettre le sabre Asahimaru, dans une gaine de brocart. Il fut, en outre, mandé de par l'Impératrice, et là, sur l'ordre de celle-ci, dame Chûnagon no Tsuboné lui fit, par la suivante Otomé-no-maé, remettre un ensemble de quinze robes de femme, si bien que, lorsqu'il se retira, les portant jetées sur l'épaule, de tous ceux qui le virent, grands ou humbles, n'en croyant leurs yeux, il n'en était aucun qui ne l'enviât.

Lui-même pensait que de sa vie nul honneur ne pourrait jamais valoir celui-là, mais que

cela ne ferait que renforcer son attachement à la vie présente.

Ce soir-là, revenu au logis, il réunit femme, enfants et parentèle, les sourcils éclairés par l'orgueil et un sourire de joie sur les lèvres. Et ce néanmoins lui revenait en mémoire le verset : "Gloire et fortune mènent aux voies du mal, femme, enfants et domestiques sont autant d'entraves pour la vie et la mort", et il se réjouit à l'idée que pareils honneurs pouvaient l'inciter, par la connaissance parfaite, à s'engager sur la Voie du Bouddha.



6. Or, un jour, à l'heure où le soleil s'inclinait au ponant et comme la lune montait au levant, il était sorti avec un de ses intimes, du nom de Satô Noriyasu, Officier de la Garde des Portes de la Gauche. En chemin, Noriyasu déclara ceci : "Après que notre ancêtre Hidésato le Général eut pacifié les Marches Orientales, longtemps il assura la protection de la Maison Royale et la paix du monde. Et il n'est pas jusqu'à nous-mêmes qui, par la grâce des faveurs du présent Souverain, ne jouissions d'une large réputation. Et pourtant, ces derniers temps, je ne sais pourquoi, j'ai

le sentiment que toute chose n'est que songe et illusion, et si ce jourd'hui je suis en vie, je n'ose espérer l'être demain encore. Las, quel pourrait être mon recours ? Mon plus cher désir serait de quitter ma maison, de changer mon état et d'aller vivre en quelque montagne écartée !"

Et comme celui-là tenait ce discours avec les accents de la vérité, Norikiyo se demanda, le cœur dolent, pour quelle raison, ce jour précisément, il parlait de la sorte ; et l'un de l'autre ils mouillaient les manches à les tordre. Lors voici ce que dit Noriyasu : "Demain matin, nous devons tous deux nous rendre à la première heure au palais de Toba. Passez donc chez moi pour me prendre !" Il dit et s'arrêta à son logis à l'angle de la Septième Avenue et d'Ômiya.

Le matin suivant, comme Norikiyo, pour aller prendre Noriyasu, arrivait à Ômiya, il trouva, près du portail, une foule de gens fort agités, et à l'intérieur de même l'on entendait des voix de gens qui clamaient leur douleur ; intrigué, il hâta le pas, se demandant ce qui se passait : "Monseigneur, cette nuit, est mort dans son sommeil !" lui dit-on, et il aperçut l'épouse, alors dans sa dix-neuvième année, ainsi que la vieille mère de soixante-dix ans